

Elle n'a rien dit quand ils l'ont soulevée. Pas un mot. Elle ne s'est pas débattue. Pas un geste. Ils l'ont soulevée toute raidie. Ils l'ont allongée à l'intérieur et ils se sont reculés. Il a remonté le plaid jusqu'à sa taille. Posé ses mains glacées sur le revers. Glissé une lettre entre ses doigts joints. Il l'a marquée d'une petite croix et l'a embrassée une dernière fois sur le front. Comme il l'a toujours fait. Dernier baiser de l'amour. Premier baiser de la mort. Ils l'ont enfermée. Ils ont vissé le couvercle et ils ont emporté la boîte sans faire de bruit.

Ils l'ont descendue dans le trou. Au fond de l'ancre noir. Elle s'est glissée en douceur à côté de son mari. Sans faire de bruit. Ils l'ont déposée au-dessus de son jeune fils et de ses beaux-parents. Pas de place perdue. Ils ont hissé les cordes. Il a jeté une poignée de terre au fond du trou. Elle n'a pas protesté quand ils ont fait rouler la dalle au-dessus d'elle. Condamnée à l'obscurité pour l'éternité. À peine le bruit des

truelles qui raclent la pierre moussue. Muette dans sa nouvelle prison. Enfermée dans une fosse sans lumière. Ancienne vivante, nouvelle morte. Seule dans le noir et le froid. Sous terre, elle aura enfin la paix. Il l'espère. Il est seul, tout seul à l'enterrement de la mère. Seul face à la mère. Il lève la tête. Les oiseaux chantent joyeusement dans le ciel pour saluer la mort qui vient de se coucher.

Elle est seule dans la mort. Elle est seule dans la solitude de la terre. Le fils est seul dans son chagrin. Solitude commune, partagée. Le fils quitte la mère pour la dernière fois. Sans se retourner. Sans pleurer. Ses larmes, il les a versées il y a bien longtemps. Ses larmes ont disparu avec son enfance. Avec sa mort, il est passé de l'enfance à la vieillesse en quelques pelletées. Il sait qu'il restera toute la vie un enfant aux yeux de la mère.

Il ne se souvient pas d'avoir pleuré devant elle. Elle, il se rappelle l'avoir vue en larmes, si souvent, trop souvent. Plus le temps a passé, moins ses yeux se sont noyés. Ce n'est pas l'envie qui l'en a empêché mais, avec les années, elle a appris à retenir ses chagrins. Elle les a gardés pour elle. Ses douleurs étaient trop grandes pour pleurer.

Il se souvient, un soir de novembre, de l'avoir trouvée en pleurs. Elle regardait par la fenêtre, les yeux dans le lointain, fixée dans ses pensées. Le père n'était toujours pas rentré. Elle lui a dit de ne pas s'inquiéter et de retourner se coucher. Avec les années, elle a laissé ses larmes derrière elle, pas ses chagrins. Avec les années, il a découvert la raison de ses larmes.

Elle ne pleurait pas pour rien, elle riait de tout. Ils vont lui manquer ses rires francs, ses rires exubérants, ses rires parfois gênants. Peut-être étaient-ils forcés pour conjurer le mauvais sort. Ses rires et surtout ses sourires portés en bouclier pour repousser les agressions de la vie. Ces sourires qu'elle lui a transmis. Tous ces sourires éteints que portent les gens tristes.

Il revoit son sourire grave, teinté de mélancolie, le matin où il lui a demandé comment elle était habillée le jour de son mariage. « Simplement, lui a-t-elle répondu. Une robe sans prétention. » Il l'a suppliée de lui montrer les photos. « Il n'y en a pas eu. » Il l'a interrogée sur la cérémonie. « Deux témoins chacun. » Et puis la fête, après ? « Nous n'avions pas beaucoup d'argent, à l'époque. Nous n'avons rien fait. Pas de tralala ! » Elle a chassé son air

mélancolique avec un sourire dont elle avait le secret. Secret défense qu'elle lui confiera quelques années plus tard quand il sera trop lourd à porter pour elle toute seule. Elle s'en déchargera dans un souci de vérité. Elle criera la vérité qu'on lui a demandé de cacher. La réalité que tout le monde voulait nier. Le droit de connaître la vérité.

Elle a caché sa tristesse et son air pensif en trempant ses doigts dans le bol d'eau qui sert à humecter le linge qu'elle repassait. Le linge des huit personnes qui vivaient à la maison. Des montagnes de vêtements, des piles de draps entassés dans l'immense corbeille en osier. Le grand panier qui servait de lit au fils pour discuter à côté d'elle. Séances de repassage, temps des confidences.

Il ne tirera plus jamais sur les draps pour l'aider à les plier. Plus jamais elle ne s'amusera à tendre le rectangle de lin blanc d'un coup sec, pour le faire tomber à la renverse. Le drap ne lui échappera plus des mains. Tous ces draps chargés d'histoires. Son dernier drap est un linceul dont le fils l'a enveloppée. Un plaid dont s'enroulent les Pachtouns d'Afghanistan pour qu'elle ait un peu moins froid là où elle va. Pour qu'elle ait un peu plus chaud, là où elle est.

C'est au cours d'un après-midi de repassage qu'elle lui raconte ce que sa belle-mère lui a offert le jour de son mariage. Un livre de cuisine qu'elle a encore en travers de la gorge. Difficile d'avaler ce cadeau de bienvenue dans sa nouvelle famille. Le message est clair. Votre place est à la cuisine. Cachée de tous à laver la vaisselle sale. Il y a mille recettes pour cacher ou déformer la vérité, il n'y en a pas pour domestiquer les êtres libres. Cette liberté qu'elle aime tant. Pas de recette transmise de mère en fils. La mère n'est pas un cordon bleu. Insoumise aux palais fins. Rebelle aux préparations sophistiquées. Révoltée aux repas de plusieurs heures qui nécessitent beaucoup de précautions. La mère ne manque pas de bonne volonté pour faire plaisir à la tablée. Elle privilégie une cuisine simple, à base de produits qui rythment l'année. Pâques lance la saison de l'agneau, des jardinières de légumes et des fraises saupoudrées de sucre et d'un filet de citron. Un bol de crème fraîche disposé à côté de l'assiette du père avant qu'il ne le lui réclame. Gigot, côtelettes, épaule, navarin, sauté, en cocotte ou au four, d'avril à juin, de l'agneau, uniquement de l'agneau. À croire que les autres animaux ont élu domicile sur une autre planète. L'été, elle se réjouit de l'arrivée des tomates farcies, des ratatouilles parfumées, des salades fraîches, des légumes crus et

des tartes aux fruits. Elle redoute l'automne avec les gibiers si forts, l'odeur du chou farci à la queue de bœuf qui lui soulève le cœur. Les choux de Bruxelles, le bœuf bourguignon et le coq au vin, impossibles à avaler. Elle assaisonne les plats à sa manière. Le miel remplace la moutarde. La sauce mousseline qui doit accompagner les asperges brille par son absence. Elle remplace un ingrédient par un autre, transformant la recette d'origine en une nouvelle, ce qui provoque grimaces et grincements de dents des invités. Elle garde son énergie pour d'autres choses dont elle a le secret.

Plus jamais elle ne lui dira «Que tu es maigre. Tu ne manges rien à Paris. Tu as mauvaise mine. On dirait que tu es malade.» Quatre sentences d'affilée qui avaient le don de l'irriter. «Arrête de boire. Tu bois trop.» Ces deux-là l'achevaient et lui clouaient le bec pour un bon moment. Malgré cela, elle ne s'interdisait jamais une coupe de champagne, ou deux.

À part une bouchée de terre et quelques vers, que peut-elle bien avaler maintenant ? Il n'y a pas de pissenlits autour de sa tombe. Les couleuvres, elle les a avalées de son vivant. Anorexie mortelle, lente descente en enfer, avant un paisible retour à la terre. Enracinée dans la terre nourricière.

Il n'entendra plus jamais la voix de la mère au téléphone. Il les regrette déjà, ses coups de fil presque quotidiens qui souvent l'exaspéraient. « Allô, c'est moi » était le sésame commençant un long, très long soliloque. Toujours les mêmes lamentations sur la tyrannie de sa belle-mère. Toujours les mêmes plaintes sur ses rapports conflictuels avec son mari. « Oh, tu sais, ton père... » Toujours les mêmes reproches vis-à-vis de sa fille et de son fils aîné. « Tu sais, si je ne les appelle pas, ils ne me téléphonent jamais. » Ils ne donnent aucun coup de fil puisqu'elle ne peut résister plus d'une semaine sans prendre de leurs nouvelles. Des heures à raconter les riens du quotidien. Des peu qui sont des tout. Des heures à écouter pour soulager. Des heures à entendre ses signes intérieurs de détresse. La mère ne lui pose pas de question, par discrétion ou par indifférence. Avant, il se permettait de lui donner des avis. Avant, il s'autorisait à lui prodiguer des conseils. Elle ne l'entendait pas, alors le fils s'est tu pour écouter la mère. Des marées de diarrhée verbale monocorde. Noyée dans ses mots monotones. Sourde aux bouées qu'il lui lançait. Elle pouvait l'appeler plusieurs fois dans la même journée pour un détail insignifiant. Elle le rappelait encore, pour lui annoncer la mort d'une personne qu'il ne connaissait pas. Agacée devant

son indifférence, elle insistait pour qu'il partage avec elle ce cadavre encore chaud. Elle trouvait des anecdotes connues seulement d'elle-même pour raviver la mémoire du fils et faire revivre cet inconnu. Devant le silence du fils, elle récitait l'arbre généalogique du défunt mieux que personne. Avec le temps, les macchabées se sont précipités. Elle les trouvait toujours trop jeunes pour mourir. Souvent plus vieux qu'elle, ils faisaient à ses yeux de trop jeunes morts. Les jours suivants, elle se délectait de la description de l'enterrement. Un compte rendu par le menu des tenues portées, du nombre de bouquets et des gens rencontrés à l'occasion. Le reportage était précis sur le vieillissement de ces personnes qu'elle n'avait pas vues depuis longtemps. Elle insistait encore et encore sur la jeunesse du défunt en comparant son âge au sien. Comme s'il y avait un âge acceptable pour mourir. On est toujours novice pour mourir.

La mort de la mère signe la fin de ce long soliloque. Le jour est arrivé où ses appels vont lui manquer. Il viendra peut-être au cimetière continuer cette discussion à sens unique pour lui raconter à son tour sa vie.

« Tu as vu, je n'ai pas grossi ! Je ne change pas. Je suis toujours la même. » Elle relevait alors son